

Décembre 1876

La tombe d'Allan Kardec, le jour des morts

Des journaux qui, certes, ne sont point partisans de la doctrine spirite, nous apprennent un fait de nature à nous satisfaire ; c'est que, le jour de la Toussaint, la tombe de notre bien-aimé maître Allan Kardec a été la plus visitée du cimetière où il repose.

Ce fait nous avait suggéré quelques réflexions destinées à figurer ici, lorsque M. Algol nous adressa la lettre ci-dessous contenant quelques citations textuelles d'un article ayant trait à la fête des Morts, et tombé d'une plume célèbre qui se croit anti-spirite, mais dont les interrogations et les doutes sont tellement concluants en faveur de notre doctrine qu'il devient superflu d'y rien ajouter.

Disons seulement que l'éclatant hommage rendu à la mémoire du grand initiateur, prouve que la lumière s'affirme et s'impose ; elle vient proclamer la vie dans le domaine même de la mort. Lentement, graduellement, elle dissipera les ténèbres de l'ignorance et les hostilités du parti pris. Combien de siècles mettra-t-elle à l'accomplissement de ce grand œuvre ?... Qu'importe ! Elle a le temps d'arriver, car outre les jours actuels elle possède l'avenir d'outre-tombe qui s'appelle l'éternité.

Le Spiritisme et la presse.

L'Homme libre, nouveau journal, qui a pour directeur politique Louis Blanc, consacre chaque jour sous ce titre *Les Mœurs*, plusieurs colonnes à des causeries qui ne sont pas dénuées de valeur et d'intérêt. Le numéro du 3 novembre traitait un sujet de circonstance, la fête des Morts, sujet banal aux yeux d'un grand nombre, c'est possible, mais qu'y a-t-il de plus banal que la mort elle-même qui vient sans cesse nous rappeler que nous ne sommes pas seulement citoyens de ce monde borné, mais citoyens du monde infini ? Ecoutez les pensées d'un sceptique, qui, à le bien entendre, ne demanderait pas mieux que de croire :

« En ce jour du 2 novembre, où la nature en deuil rappelle à l'homme les tristesses de la vie, et qu'il est des *larmes dans les choses*, malheur à celui qui n'entend nulle plainte sourde dans son âme : celui-là n'a jamais aimé !

— Ah ! quiconque a vécu se trouve avoir senti la douleur d'une séparation éternelle. C'était le frère ou l'ami qui nous tenaient la main ; le père ou la mère qui nous donnèrent leur sang ; le fils ou la fille à qui nous avons donné le nôtre ; l'époux ou l'épouse qui furent la chair de notre chair et l'âme de notre âme.

Et maintenant où sont-ils ?... Où sont-ils les bien-aimés ?...

Question éternelle, posée par les générations qui se remplacent sur le globe comme se remplacent les feuilles des bois. La feuille roule sur le sol ; les eaux du ciel la décomposent, les racines de l'arbre s'en assimilent la substance : elle redevient verdure. Poussière, l'homme retourne à la poussière ; son corps devient « ce je ne sais quoi » dont parle Bossuet, « qui n'a plus de nom dans aucune langue ; mais ce qui en lui, a senti, souffert, pensé, aimé, ce cœur, cette âme, ce *moi*, cette conscience, que sont-ils devenus ? »

L'auteur parle de séparation éternelle, puis il hésite et semble repousser cette idée, puisqu'il se demande ce que devient l'âme après la mort du corps. Il voit bien que celui-ci est poussière et retourne à la poussière, mais son opinion n'est pas arrêtée sur le sort de ce cœur qui a pensé, aimé et souffert. — Question éternelle, dit-il, oui, mais à laquelle le Spiritisme répond.

Après avoir dépeint les coutumes de différentes contrées de la France qui consacrent le culte des morts, l'écrivain ajoute ces réflexions :

« Partout ainsi, au grand et mystérieux problème de la mort, que seuls quelques voluptueux isolés veulent éviter en vain, partout les races entières ont cherché et fourni une réponse. Là, souriante ;

ici, lugubre. Et, chez tous les peuples, dans toutes les religions, l'idéal de la mort nous révèle l'idéal même qu'on s'est fait de la vie. »

Plus loin, parlant de la crémation :

« Ah ! s'écrie-t-il, vienne enfin le mode de l'antique crémation, et chaque famille pourra recueillir dans des urnes, placer dans des jardins ou dans le temple intime de sa demeure les cendres de ceux qui nous furent chers ! L'idée du trépas, qui d'ordinaire épouvante, nous deviendrait ainsi plus familière et plus douce. »

Vous souhaiteriez d'avoir des cendres de vos morts ; mais la main sur la conscience, ne souhaiteriez-vous pas davantage de sentir leur présence réelle en esprit, et de pouvoir aimer encore ceux que vous croyez à jamais perdus ? Vous demandez de la poussière : le Spiritisme vous offre plus, il vous offre des âmes, et cependant vous vous obstinez à ne pas vouloir l'entendre, semblables en cela à ces gens qui se plaignent d'être malades, et repoussent les remèdes qui pourraient les guérir. – Quels sont les plus fous des spirites ou de ceux qui leur octroient si facilement cette épi-thète ?

Voici une déclaration qui serait prophétique, si elle n'annonçait un événement depuis longtemps en voie d'accomplissement :

« La religion a pris sa base sur les tombes, et *la religion des morts*, qui fut la première, sera *aussi la dernière*. – Le peuple parisien en donne l'exemple. – Quel est, en cela, le vrai rôle de la philosophie ? Débarrasser les croyances des superstitions et des rites qui les enlaidissent ; mais la philosophie s'arrête sur le seuil de l'inconnu. Alors, dans son inaltérable soif de connaître, l'âme humaine s'élance plus loin. Elle s'élance vers ceux qui ont passé, dans ce monde, comme des astres, laissant la lumière de leur esprit, la chaleur de leur sentiment, et elle leur consacre son culte et sa foi.

Culte des morts : religion qui repousse toute immixtion et tyrannie sacerdotale ! Est-il besoin d'un intermédiaire entre nous et ceux que nous avons aimés ? Non, non ; cela seul troublerait l'intimité de notre entretien mystérieux. De *cet entretien qui va de l'âme à l'âme*, que nul prêtre n'en profane la sainteté. »

Les morts et les Esprits étant pour nous une même chose, si dans les lignes qui précèdent nous substituons le mot *Esprits* au mot *morts*, nous aurons, à peu de chose près, une profession de foi spirite. – L'auteur s'en doutait-il ? – Laissons-le poursuivre :

Culte des morts, religion de la famille ! Qu'on se rappelle l'origine des dieux Lares et Pénates, ces gardiens du foyer chez les peuples d'autrefois. Ces dieux ne les avons-nous plus ?

Le grand poète Victor Hugo nous disait : Si vous venez un jour à Jersey, vous pourrez voir, dans la salle à manger, un grand fauteuil en chêne, sur lequel sont inscrits ces mots : *sella mortuorum*. C'est la chaise des ancêtres. Elle a sa place à un bout de table. Personne ne s'y assied, mais elle est occupée.

Les aïeux sont là, et *l'on cause avec eux*. » Nous écoutions et « nous crûmes entendre le vieil Eschyle, quand il s'écrie : « Là, là ! vous ne les voyez point ; mais moi je les vois ! »

Oui, religion de la famille ! Une veuve dit à son jeune enfant « Tu ne vois pas ton pauvre père ? mais il te voit, lui ; il est joyeux quand tu es sage ; triste, quand tu fais quelque chose qui n'est pas bien. »

– O mère, pour le contenter, je serai sage toujours.

Voilà, je crois, du Spiritisme tout pur, à moins qu'il ne faille y voir que de la fantaisie poétique, des fleurs de rhétorique ou des phrases de remplissage.

Notre écrivain termine ainsi son article

« Culte des morts ; religion de la cité ! Quel orgueil les villes antiques et nos communes du moyen âge n'avaient-elles point, en glorifiant la mémoire de leurs héros ! Aujourd'hui encore, quelle fierté pour la ville qui, ayant des fils vraiment dignes d'une statue, peut dire : « Cet homme illustre fut mon enfant, et son nom seul nous fait respecter de l'étranger qui passe. »

Culte des morts : religion de la patrie ! Qu'est-ce que notre histoire nationale, sinon l'histoire même des grands hommes qui ont lutté pour défendre le sol natal, travaillé pour le rendre fécond, pensé et écrit pour élever les âmes ? Le génie de la France, c'est le génie même de tous ses héros, de tous ses

martyrs, de tous ses penseurs, de tous ses inventeurs, de tous ses artistes. Le jour où s'éteindrait en nous l'admiration qu'ils méritent, la France aurait cessé d'enfanter des hommes utiles et grands ; elle aurait perdu conscience d'elle-même, et l'étranger pourrait venir pour balayer ce cadavre de peuple. Enfin, culte des morts : religion même de l'humanité, religion qui embrasse toutes les autres religions ! « Bien des saints, disait déjà Erasme, au seizième siècle, bien des saints, je ne sais pourquoi, manquent au calendrier... Je suis souvent tenté de dire : saint Socrate ! saint Virgile, priez pour nous ! »

Et depuis, les vertus théologiques se sont peu à peu effacées devant les vertus humaines. Le monde se rit d'un saint Labre, et s'incline avec respect, au nom seul d'un Newton, d'un Corneille, d'un Franklin, d'un Grégoire et d'un Marceau. La Révolution, la première, substitua au culte des ermites contemplatifs le culte des penseurs et des lutteurs ; elle fit d'une église son Panthéon : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante ! »

Ah ! qu'ils revivent dans notre souvenir tous ceux qui ont coopéré à l'émancipation de la conscience esclave ; qu'ils soient nos inspireurs, nos modèles, et que nos âmes soient pour eux, non un cimetière où l'oubli les couvre, mais un temple, un Panthéon où ils se dressent vivants et vénérés ! » (*L'article n'est pas signé.*)

Il ne faut pas dire : culte des morts, mais culte des *Esprits*, religion de la patrie ! religion même de l'humanité, religion qui embrasse toutes les autres religions ! religion non pas seulement de souvenir et d'imagination, mais religion solide qui nous met en communion avec les âmes de ceux que nous avons admirés et aimés, de ceux qui ont gravi l'échelle du progrès et qui nous crient d'en haut : suivez la route que nous avons prise, et vous nous atteindrez. – Si ces grands hommes n'étaient que poussière, que nous importerait de les admirer, et d'imiter leurs vertus pour devenir poussière comme eux ! Que nous importerait d'avoir des gloires nationales, si les nations devaient mourir et se perdre dans le néant !

Vous l'avez dit, le jour où s'éteindrait en nous le culte de ces vaillants esprits, dont l'histoire s'est plu à retracer les grandes actions, ce jour-là nous cesserions de progresser, et des nations plus avancées pourraient venir pour nous balayer comme des cadavres.

Quelle est donc la condition pour ne pas laisser s'éteindre en nous ce culte sacré ? c'est de lui donner une base inébranlable ; et où peut-on mieux trouver cette base que dans le Spiritisme qui donne la preuve patente de l'immortalité de l'âme, de son individualité après la mort, et de sa faculté de s'élever sans cesse en perfection ?

Quand vous demandez que tous ceux qui ont coopéré à la grande émancipation de l'âme soient vos inspireurs, songez-y bien, c'est une évocation en règle que vous faites ; ce que vous demandez, c'est cet entretien mystérieux dont vous parliez tout à l'heure, cet entretien qui va de l'âme à l'âme, et non pas un entretien avec ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom. – Ainsi, vous voilà spirites sans le savoir, vous, les sceptiques et les railleurs ; car, si vous en aviez conscience, vous y regarderiez à deux fois avant de jeter la pierre aux disciples d'une doctrine que vous paraissez si disposés à accepter vous-mêmes.

Dans le numéro du 6 novembre, toujours du même journal, on lit l'article suivant, qui prouve bien que les rédacteurs de cette feuille ne connaissent le Spiritisme que de nom :

Accroissement du Spiritisme en France.

« Mois de novembre, mois des morts, dit un vieil adage. Si nous nous occupions un instant des vivants qui s'occupent sans cesse de ceux qui ne sont plus ?... »

Il existe au Père-Lachaise, sur le sommet du coteau, une tombe d'un caractère original, fantastique, saisissant. Grands blocs de granit formant une sorte de grotte : c'est une tombe druidique, un véritable dolmen. A-t-on recueilli là les cendres de quelque barde ou chef gaulois ? est-ce une ruine transportée de Carnac ? Non ! la tombe est l'une des mieux entretenues, et celui qui repose là,

quoiqu'il se fût donné un nom gallique, a été tout simplement l'un de nos contemporains. C'est la tombe d'Allan Kardec, le grand prêtre du Spiritisme.

Du fond de ce tombeau, Allan Kardec doit être ravi de voir le nombre de ses adeptes croître tous les jours, et leur *entêtement* résister aux démonstrations les plus évidentes.

On en a vu un exemple récent, lors du fameux procès où la police correctionnelle condamna un certain Buguet qui fabriquait des photographies spirites.

Nous connaissons un fait curieux qui peut servir d'épilogue à ce même procès.

Voici : avec l'imposteur fut condamné à un an de prison un brave homme qui dirigeait une publication spirite. – Or, les croyants le considérant, non comme complice, mais comme dupe et victime, se sont intéressés à lui. Tout récemment, ils ont signé une demande en grâce au ministre de la justice. Grand émoi dans les bureaux. Jamais on n'avait vu pétition pareille. Pour s'en faire une idée, il faut savoir que les signatures sont serrées les unes à côté des autres sur un large rouleau de papier, et que ce rouleau a 80 (je dis quatre-vingts) mètres de longueur ! »

Les spirites, cette fois, sont traités en termes d'une modération à laquelle la presse ne les avait pas habitués. Ce ne sont plus des fous, des imbéciles ou des escrocs, ce sont des entêtés (le qualificatif n'est pas méchant) qui résistent aux démonstrations les plus évidentes !!! Et leur entêtement, paraît-il, est contagieux. A quoi s'entêtent-ils ? – A communiquer avec les morts !... Ce qu'il y a de plus fort, c'est que la contagion gagne, comme nous l'avons vu plus haut jusqu'aux rédacteurs de *l'Homme libre*. – Ces messieurs ne s'étonnent pas que le grand poète Victor Hugo réserve un siège aux morts ; loin de railler, ils ne peuvent retenir leur émotion et leur admiration ; et le poète leur dirait que plus d'une fois les morts viennent s'asseoir à leurs côtés lors même qu'ils n'y sont pas conviés, qu'ils ne s'étonneraient pas davantage. Où allons-nous !...

N'était-ce pas assez de cet entêté de Galilée, qui ne voulait pas convenir de l'immobilité de la Terre, et nous fallait-il encore voir les spirites s'acharner à communiquer avec les Esprits immortels, alors qu'on n'a pas pu leur démontrer jusqu'à présent que la chose... fût impossible. – On a puni l'entêtement de Galilée, on a puni l'entêtement des spirites ; rien n'y fait : le nombre des croyants, et ce ne sont pas les intéressés qui le constatent, va s'augmentant toujours. – Au fait, ne serait-ce pas une étude de mœurs à recommander aux chroniqueurs de *l'Homme libre* que cet entêtement singulier ? – Peut-être qu'en la faisant consciencieusement, ils arriveraient à reconnaître que les plus entêtés ne sont pas ceux qu'on pense.

Algol.

Autre trouvaille qui n'est peut-être pas neuve pour tout le monde, mais qui peut bien l'être pour quelques-uns, comme elle l'a été pour moi.

On sait le parti qu'Alexandre Dumas a tiré dans plusieurs de ses romans du magnétisme, du somnambulisme, de la double vue et même des apparitions dans lesquels il avait une foi entière, comme en témoignent suffisamment ses *Mémoires*. Plus d'une de ses idées, par suite de cette intime croyance, frisait le Spiritisme, mais l'a-t-il jamais connu autrement que de nom ? – Voici qui servira peut-être de réponse.

Dans le *Docteur mystérieux* (1^{ère} partie d'un roman intitulé : *Création et Rédemption*), où l'on voit un jeune médecin magnétiseur entreprenant et conduisant avec succès la guérison physique et morale d'une petite fille idiote, on lit, au chapitre IX, ce qui suit :

« Humaniser la matière, la charger de transmettre le fluide électrique d'une pensée, tous les actes que la science relègue encore aujourd'hui parmi les chimères, le docteur Jacques Mérey les expliquait au moyen de la sympathie universelle. J'en demande humblement pardon à MM. de l'Académie des sciences en général, et à MM. de l'Académie de médecine en particulier, mais Jacques Mérey était de l'école des philosophes péripatéticiens.

Il croyait avec eux à une âme divine et universelle qui anime et met en mouvement toutes les choses sensibles, mais à l'extinction de laquelle le grand tout ne fait pas plus attention qu'à la flamme d'une luciole errante qui replie ses ailes et cesse tout à coup de briller.

Suivant lui, tout s'enchaîne dans la création : les plantes, les métaux, les êtres vivants, le bois même, travaillaient, exerçaient les uns sur les autres des actions et des réactions dont les spirites, à l'heure qu'il est, développent la théorie et cherchent le secret.

Pourquoi le fer et l'aimant seraient-ils les seuls éléments sensibles l'un à l'autre, et quel est le savant qui donnera une définition plus claire de l'aimant appelant ce fer à lui, que d'un *spirite vivant attirant à lui l'âme d'un mort !* »

Encore une citation et la dernière :

« Un des hommes, dit Alexandre Dumas, toujours dans le même roman, qui ont le mieux et le plus étudié la folie et surtout l'idiotisme, M. Morel, de Rouen, me racontait avoir vu des imbéciles, des idiots véritables, qui exécutaient à première vue la musique la plus difficile, mais qui ne jouaient pas avec plus de compréhension, plus de sentiment, plus d'âme, ce morceau la centième fois que la première ; leur talent était le résultat d'un instinct inné, d'une aptitude naturelle, d'une certaine disposition artistique qui doit faire admettre les localisations cérébrales, sans que l'on puisse dire au juste dans quelle case du cerveau est nichée telle ou telle faculté ; et la preuve que tout cela n'est qu'instinct, c'est que, comme nous l'avons dit, ces individus-là ne progressent point et restent toujours au même degré, ne peuvent rien inventer et rien perfectionner.

C'est un pur instinct qui naît et qui meurt avec eux. »

Voilà une explication peu satisfaisante. *Les localisations cérébrales* c'est très bien, mais Alexandre Dumas suppose-t-il qu'elles naissent toutes garnies et fonctionnent comme des boîtes à musique ? - Voyez-vous le mérite d'Alexandre Dumas lui-même, s'il avait tiré, sans effort, sans travail, d'un lobe de son cerveau la quantité prodigieuse de romans qui ont popularisé son nom ? - Convenons que s'il eût connu la réincarnation, il nous eût donné une meilleure explication. - Les idiots de M. Morel avaient été musiciens dans une précédente incarnation : leur faculté était donc innée, et s'ils ne pouvaient la développer, c'était simplement par suite de l'imperfection de leurs organes.

Algol.

A propos du périsprit

Hélas ! oui, tout ce qui de près ou de loin touche au Spiritisme a décidément le don de déplaire à MM. nos savants officiels. Doctrine et faits à l'appui, ils n'en veulent entendre parler, et si, par hasard, ils se laissent aller à en dire un mot ; c'est pour déclarer du bout des lèvres la doctrine un roman ridicule, et les faits de pures aberrations dues à l'état pathologique de malheureux hallucinés, abstraction faite des tours de gibecière. Après quoi ils passent la parole à ces messieurs de la presse courante, qui se chargent de brocher sur le tout, double aubaine pour ces derniers : et d'abord, matière à copie sur la planché, puis l'honneur de dire *Amen* après que les grands prêtres ont rendu leurs oracles.

Sur quoi, le bon public admire et se dit, comme M. Jourdain, que la science est une belle chose. Sans doute, la science est une belle et même une excellente chose, mais peut-être ne ferait-on point mal de se déshabituer un peu de la confondre avec ses desservants en titre, ainsi que pour d'autres choses également excellentes. Cependant, de temps à autre, s'élève de par le monde quelques voix ayant autorité pour parler haut, celle d'un Crookes, par exemple, qui affirme que « *là, il y a quelque chose* » que messieurs les savants n'ont point aperçu, n'aperçoivent point encore, parce qu'ils s'obstinent, de parti pris, à regarder ailleurs ou à fermer les yeux, qu'ils feraient bien mieux d'ouvrir, afin de vérifier si ce quelque chose vaut la peine d'être étudié, et de donner leur docte avis.

- Quelque chose en dehors des faits classés dans notre répertoire et qui mérite attention, répondent ces messieurs ; ou le cher confrère rêve éveillé, ou il nous prend pour des novices. Que vaudraient alors nos méthodes si elles ne nous avaient pas permis de déterminer le possible et l'impossible dans l'ordre des effets et des causes, et de préjuger du probable ? Si variées que soient les combinaisons dont use la nature, si merveilleuse l'adresse qu'elle y déploie, nous savons son jeu par cœur, et ce

n'est pas à nous qu'elle ferait sauter la coupe et filer la carte. Et d'ailleurs risquer une telle partie et courir l'aventure d'avoir à constater qu'en effet *il y a quelque chose là* que nous n'avions pas prévu, ne serait-ce pas compromettre notre dignité ? Que deviendrait dès lors l'orthodoxie scientifique ? En suppose-t-on les conséquences ? toute une révolution !

Raisonnant ainsi, ces messieurs ont-ils tort ? Assurément non, à leur point de vue, et pas plus que cet aïeul de M. Prudhomme, qui, ayant déclaré la girafe un animal fabuleux, à la nouvelle de son arrivée s'était solennellement juré de ne jamais mettre les pieds au Jardin des Plantes de peur d'avoir la malchance de se rencontrer nez à nez avec ce quadrupède déhanché et d'en recevoir un démenti. Il faut savoir se respecter. Permis au bonhomme Garo, trouvant le gland dans sa barbe, de confesser ses petites erreurs sur l'agencement des choses de ce monde ; mais, quand on a coiffé le bonnet de docteur en Sorbonne, la sagesse veut qu'on évite les occasions d'avoir à se déjuger et qu'on veille de près à son infaillibilité, objet fragile.

Ainsi, la décision de ces messieurs est irréformable, sans appel : le Spiritisme, envisagé comme doctrine, n'est qu'un incohérent assemblage d'imaginations saugrenues. Quant aux faits qu'il invoque à son bénéfice, visions de cerveaux détraqués ou escamotages. Tout en respectant l'autorité de la chose jugée, il est permis pourtant de s'étonner que, étant si notoirement convaincu de sottise et de ridicule, si magistralement mis et maintenu hors la loi du sens commun, le Spiritisme ait fait tant de chemin en si peu de temps, pris pied un peu partout dans les cinq parties de notre monde, et qu'il continue sa marche envahissante à travers tous les obstacles et malgré tous les anathèmes. Cette rapide et incessante diffusion est, on en conviendra, surprenante, et ces messieurs, qui ont en poche la clef de tous les problèmes, devraient bien nous donner la solution de celui-ci. Je sais bien qu'ils parlent à ce sujet de crédulité humaine, de prédispositions superstitieuses, d'amour du merveilleux compliqué de niaiserie. L'explication n'est pas nouvelle et n'explique pas grand-chose, ils le savent mieux que personne. Il serait bon besoin qu'ils cherchassent mieux et se hâtassent de découvrir la cause de cette contagion d'un nouveau genre et d'en publier le remède. Tandis qu'ils s'enferment majestueusement dans leur dédain ou s'endorment sur leur arrêt, le Spiritisme continue à ravager les consciences, faisant partout des victimes sans tenir compte du rang non plus que de l'âge ou du sexe, du genre d'éducation que du degré d'intelligence. N'a-t-on pas vu, hélas, ne voit-on pas jusqu'à des docteurs ès-sciences positives et des plus magnifiquement diplômés succomber aux atteintes de cette maladie passée à l'état endémique ? que dis-je ! des princes, des souverains mêmes que leur titre ou leur couronne, sans parler du cordon sanitaire établi autour de leur altesse ou de leur majesté, aurait dû y soustraire, n'avoir pu s'en préserver ? Où s'arrêtera le fléau ?...

Le pis, l'incroyable, la vérité pourtant, c'est que le Spiritisme, non content d'aller droit devant lui et de frapper indistinctement sur tous les cerveaux, pousse l'irrévérence jusqu'à s'approprier certaines découvertes de ses doctes adversaires et à s'en faire des moyens de persuasion pour pénétrer dans une foule d'intelligences et s'y établir demeure.

Ainsi, pour ne citer que quelques exemples : des données recueillies dans les diverses régions du domaine de la science, il résulte la constatation de ces deux lois universelles et corrélatives : 1° ce qui est ne peut cesser d'être ; 2° tout être, et cela à tous les étages du monde organique, est soumis à un développement progressif, et chaque série d'êtres tend visiblement à la perfection.

Très bien, dit le Spiritisme, je n'ai garde de m'inscrire en faux contre des lois si correctement établies et qui confirment si bien mes prévisions. J'en fais mon profit, et j'applique avec d'autant plus de certitude ces lois de permanence et de perfectibilité, non pas seulement à l'humanité, ce qui serait peu conséquent en y regardant de près, mais à l'être humain en particulier, et de cette application je tire toutes les déductions qui, naturellement, logiquement, me paraissent en découler. Ces conséquences déplaisent à la majorité des savants et les fâchent en ce qu'elles dérangent la belle ordonnance de leurs théories. Qu'y puis-je ? les lois sont faites pour être appliquées, les principes pour en tirer des conséquences, les causes pour engendrer des effets. – Mais c'est précisément cette application qui est absurde, objectent ces mêmes savants. – En quoi et comment ? Il serait bon de le démontrer au moins une fois, et c'est jusqu'ici ce qu'on a négligé de faire. Absurde n'est qu'un gros mot ; mieux vaudrait le plus petit argument, la moindre bonne raison qu'on attend encore.

D'autre part, depuis un demi-siècle, grâce aux perfectionnements apportés aux instruments ainsi qu'aux calculs astronomiques, grâce au spectroscopie qui permet désormais de porter l'analyse jusqu'aux confins du monde stellaire, et d'en inventorier les richesses, la science a reconnu de nombreuses analogies entre la terre que nous habitons et ces myriades de terres semées par archipels dans l'océan céleste. Ces terres, apparemment, ont une destination, comme la nôtre à la sienne. Des analogies qui existent entre ces globes congénères, conclure à une destination en rapport avec l'être humain (sans parler des autres êtres organisés, question prématurée), qui ne saurait accomplir sa destinée sur notre globe, où visiblement le progrès a ses limites, en faire pour lui autant de stations dans sa traversée éternelle, est-ce donc si déraisonnable ?

– Tout ce qu'il y a de plus déraisonnable, s'écrient en chœur les princes du savoir.

– Alors, ô docteurs de la loi, daignez donc nous apprendre ce que vous faites de l'homme dans la durée et de tous ces mondes dans l'espace.

– Question indiscrette ! et lors même que nous la laisserions passer, que n'aurions-nous pas à dire du surplus des chimères enfantées par le Spiritisme ! Comment qualifier les prétendues communications entre les vivants et ceux qui sont allés on ne sait où, dont on berne le public que nous avons charge de prémunir contre toutes les surprises malsaines ou frauduleuses ? N'est-ce pas le comble de la démence ou du charlatanisme ?

– Cependant les annales et les traditions de tous les peuples ne parlent-elles pas de communications de cette nature ?

– Radotages ; nous sommes en train d'y mettre ordre et de purger l'histoire de tous ces contes du premier âge. Qui ne sait, d'ailleurs, que le premier point pour communiquer, c'est d'avoir un instrument de communication, un moyen, un intermédiaire ?

– Et le périsprit, messieurs ?

– Autre invention qui mérite, à coup sûr, d'être brevetée avec toutes celles qui ont valu à leurs auteurs un logement à Charenton.

– Mais les faits nombreux, authentiques qui démontrent...

– Encore une fois inadmissibles, impossibles, non avendus ; bref, impertinents. Des faits contraires à nos règles et sans respect pour nos méthodes ! Y songe-t-on, grands dieux ! mais ce serait la révolution à l'ordre du jour, des errata à tous nos traités, le monde renversé, le retour au chaos ; ce serait... ce serait à ne plus pouvoir nous regarder sans rire et à jeter nos diplômes par-dessus les moulins.

– Eh bien ! donc, mettons ces faits de côté et voyons si parmi les nouvelles découvertes, honorées des plus officielles approbations, il ne s'en rencontrerait pas quelque une susceptible de servir de commencement de preuve à l'existence de ce malencontreux périsprit rejeté de si haut et si loin. Nous disons commencement et non plus. C'est peu, mais ce peu est déjà quelque chose. Le Spiritisme, pour l'instant, n'en demande pas davantage. Le passé lui est un garant que messieurs les savants, continuant à faire du Spiritisme sans le savoir, se chargeront de lui fournir, un jour ou l'autre, le complément désiré. Il a le temps devant lui et peut attendre.

Ce commencement, nous le trouvons dans un ouvrage publié, il y a quelques années, par le docteur Collongues sous le titre de *Dynamoscopie*. Un mot d'abord des circonstances qui ont mis l'auteur sur la voie de la découverte dont il a enrichi la science physiologique. Elles ont leur intérêt.

Une nuit qu'il veillait un de ses amis malade, le docteur Augé il s'était accoudé sur un fauteuil, le creux de sa main appuyé contre son oreille. Il fut surpris, et à la longue fatigué, d'entendre un bourdonnement continu et d'un caractère particulier. Sa curiosité s'éveilla sur la cause qui pouvait produire ce bruit. Au lieu de la main, il mit le bras et le bourdonnement diminua considérablement. Il appliqua son oreille contre le fauteuil ; il n'entendit plus rien. Le fait lui parut étrange et mériter d'être étudié attentivement. Comparant ce bruit à celui de la flamme d'un foyer, à l'agitation des feuilles par le vent, au roulement lointain d'une voiture, à celui que produit une coquille univalve plaquée contre l'oreille, il constata des différences notables et fut amené ainsi à conclure que ce bourdonnement est un bruit *sui generis*. Il constata en outre que ce bruit est accompagné d'un autre bruit intermittent, inégal, plus ou moins fréquent qu'il nomme bruit de pétilllement. Poursuivant ses

recherches, il ausculta de la sorte une foule de personnes et acquit la preuve que le maximum du bourdonnement est à la paume des mains et à l'extrémité des doigts ; qu'il est nul dans les membres paralysés et qu'il varie d'intensité selon les âges, les sexes, l'état de veille et de repos, de santé et de maladie. « Ainsi, dit-il (nous résumons), les malades dont l'affection est peu grave ont un bourdonnement semblable à celui des sujets en bonne santé ; il est plus faible et intermittent chez les personnes très malades ; imperceptible aux extrémités de celles qui vont mourir. Si l'on ausculte au moyen du dynamoscope ³⁵, la femme et l'homme du même âge, on entendra chez la femme un bourdonnement moelleux, très doux, tandis que chez l'homme il est rude, plus bruyant, moins égal. Si l'on prend des tempéraments bien tranchés, par exemple le nerveux et le sanguin, chez des personnes du même âge et de même sexe, on notera la même différence que celle qui existe entre l'homme et la femme. Une des expériences les plus curieuses qu'on puisse faire à l'aide du dynamoscope, c'est d'écouter l'harmonie douce qui se fait à l'extrémité des doigts d'un homme qui dort, de noter la petitesse de ses pétilllements ; tandis qu'il sera facile à son réveil de s'assurer du tapage et de la discordance de son bourdonnement, et de l'éclat et de la fréquence de ses pétilllements. »

Expérimentant sur des membres amputés, il s'assura que le bourdonnement y existe après leur séparation du tronc, c'est-à-dire après la mort locale, et qu'il y continue en faiblissant graduellement, pendant un temps relativement assez long ; enfin que, chez une personne qui vient de mourir, il persiste, moins fort sans doute que chez une personne vivante, mais parfaitement distinct et sans interruption. Il va alors en décroissant jusqu'à sa complète extinction ³⁶, selon les sujets, depuis la première heure après la mort jusqu'à la dixième et même la seizième heure.

Il est rare alors qu'il soit entendu à l'extrémité des membres, mais on l'entend toujours immédiatement après la mort aux paumes des mains, puis aux avant-bras, aux bras, aux jambes, aux cuisses, ainsi de suite en rétrogradant vers le centre de l'organisme, à mesure qu'on s'éloigne du moment où le sujet a expiré. Lorsqu'il n'est plus perceptible que dans le tronc, il y a un point où il est plus distinct que partout ailleurs. Ce point est indéterminé ; il est tantôt à droite, tantôt à gauche, mais toujours aux régions précordiales et épigastriques.

Après avoir étudié le bourdonnement de l'homme, le docteur Collongues poursuivit ses expériences sur les animaux domestiques : tels que le Chat, le chien, le lapin, le cheval, le poulet. Ces animaux bourdonnent tous, de différentes manières. Le bourdonnement du chien est celui qui se rapproche le plus de celui de l'homme ³⁷.

Cette fois voilà un fait physiologique irrécusable, soigneusement observé dans toutes ses phases, décrit dans tous ses détails, en un mot parfaitement constaté et non pour le besoin de la cause, facile d'ailleurs à vérifier par quiconque en veut prendre la peine. De toute nécessité il faut conclure à une cause agissante, si occulte soit-elle. Quelle est cette cause ? Certains physiologistes, croyant avoir tout dit en l'affublant d'un qualificatif, l'ont nommé bruit rotatoire. Rotatoire ou non, cela n'apprend pas grand-chose et, en vérité, rappelle un peu trop la triomphante réponse d'Argan à la fameuse question : *quare opium facit dormire* ? D'autres physiologistes, sans chercher plus loin, ont bravement affirmé que ce bruit n'est que le simple résultat de contractions musculaires. Va pour les contractions, mais ils n'auraient point mal fait, ce semble, d'expliquer en même temps pourquoi, lorsque le bourdonnement n'a plus lieu que dans les plexus indiqués, il se manifeste tantôt à droite, tantôt à gauche et toujours sur un point déterminé ; pourquoi ici et non là, puisqu'il y a des tissus musculaires d'un côté comme de l'autre ; pourquoi dans telle partie étroitement circonscrite et non

³⁵ Instrument, inventé par M. Collongues pour faciliter ses expériences.

³⁶ Extinction relative. On sait qu'il est des sons qui, pour n'être pas perçus par l'ouïe, n'en existent pas moins.

³⁷ Cette quasi similitude est à noter et concorde avec ce qu'on sait du chien qui, s'il diffère de l'homme autant que la plupart des autres quadrupèdes par sa conformation extérieure, est de tous les animaux celui qui s'en rapproche le plus par le fonds même de sa nature, par son intelligence, par ses qualités affectives, ce qui lui a valu la qualification de candidat à l'humanité.

dans celles qui l'avoisinent. Et d'ailleurs comment comprendre que ce corps d'où la vie s'est retirée, où le cœur ne bat plus, où les poumons ne fonctionnent plus, où la circulation du sang est arrêtée complètement, dans ce cadavre glacé et rigide qui désormais n'est plus qu'un assemblage de matières inertes et ne doit plus connaître d'autre travail interne que celui de la fermentation putride, comment comprendre qu'il garde pendant quinze et seize heures cette activité cellulaire ? Durant quelques heures et tant qu'il y reste une certaine chaleur, l'hypothèse serait admissible ; mais si sa température est depuis plusieurs heures au-dessous de zéro, que penser de l'explication ?

D'où provient donc cet effet ? Il a son siège dans le système nerveux, affirme M. Collongues ; nous le croyons. Il en donne au reste une démonstration basée sur des observations trop nombreuses et trop consciencieusement faites pour qu'on ne se range pas à son opinion.

Très bien ; le siège est reconnu, déterminé, mais la source, la cause agissante, quelle est-elle ? Qu'est-ce, au demeurant, que le système nerveux dans un cadavre ? un lacis de cordons inertes, et insensibles qui ne joue évidemment ici qu'un rôle analogue à celui d'un réseau de fils télégraphiques traversés par un courant d'électricité, rôle absolument passif, mécanique et qui implique de toute nécessité la présence et l'action d'un agent, si invisible et insaisissable que soit cet agent.

Maintenant si nous interrogeons le Spiritisme à ce sujet, que nous répond-il ? rien de direct ne s'étant jamais, que nous sachions, occupé de cette particularité. Quoi qu'il en soit, ne nous mettrait-il pas sur la voie ? Voyons.

Parmi les agents les plus actifs, les plus puissants de la nature, il faut, dit-il, ranger certains fluides dont quelques-uns sont intimement liés à la vie corporelle. A défaut de perception directe, on peut en observer les effets. Parmi ces fluides, il en est un qui remplit un rôle des plus importants chez l'homme (et, tout l'indique, chez les animaux aussi), étant l'un des éléments constitutifs de son organisation. On a donné à ce fluide le nom de *périsprit*.

Première et inséparable enveloppe de l'âme, s'il a le même fonds que le reste des substances matérielles, il en est la quintessence et par cela même, à son état normal, échappe à nos sens de même que bien d'autres substances dont l'existence ne nous est révélée que par les influences qu'elles exercent et que nous constatons journellement.

Intermédiaire entre le corps et l'âme, il sert de véhicule à la pensée et en transmet, avec une célérité comparable à celle de l'électricité, les divers mouvements aux organes chargés de les manifester extérieurement. D'autre part, il a mission de traduire à l'âme en sensations les impressions reçues du dehors par les sens ; sensations que l'âme, à son tour, traduira en perceptions (idées, sentiments, souvenirs)³⁸. Cet intermédiaire n'est autre que ce que les physiologistes ont appelé fluide nerveux. Même chose sous des noms différents³⁹.

Intimement uni à l'âme, il la suit dans sa retraite lorsque cette dernière abandonne à la dissolution son enveloppe charnelle devenue impropre aux fonctions qui lui étaient attribuées.

Des observations multipliées prouvent que, immédiatement après la mort, cette union n'est pas rompue brusquement entre le corps et le *périsprit* qui ne se dégage que graduellement et, que la durée de ce dégagement varie selon les individus.

³⁸ Pour tout esprit réfléchi, impression, sensation, perception, sont trois choses radicalement différentes, ayant leur existence propre, chacune, par conséquent sa source particulière. Elles sont successives et ne peuvent se confondre. Il existe entre elles, selon l'expression d'un penseur distingué (le docteur Lelut, *Phrénologie*, p. 339), un *hiatus infranchissable*. Ainsi, par exemple, qu'y a-t-il de commun entre certaines vibrations imprimées par l'air à mon oreille et la sensation de plaisir ou de douleur que j'en éprouve ; entre cette sensation toute actuelle et l'idée que je m'en fais et en conserve pendant vingt, trente, quarante ans ? Renversant les termes, qu'y a-t-il de commun entre ce souvenir et la sensation qu'il me renouvelle, sous certaines conditions, quarante ans après l'impression reçue ? L'une est donc distincte, indépendante de l'autre, chacune ayant, s'il est permis de le dire, son cachet d'origine.

³⁹ Au nom de la science, on rejette le *périsprit* dans le domaine des chimères ; mais on admet très bien l'existence du fluide nerveux, sans lequel les fonctions cérébrales en général, la transmission de la volonté aux organes en particulier, restent une énigme indéchiffrable. O logique, est-ce ta faute ?

Pendant le sommeil, il se passe un phénomène analogue, et cet état d'engourdissement des sens a été, non sans raison, souvent comparé à la mort. Dans le sommeil profond, complet, l'organisme est réduit à la vie végétative ; la vie spirituelle en est absente, parce que l'âme s'est momentanément émancipée de ses liens charnels et que le périsprit s'est en partie dégagé du corps pour n'y revenir prendre ses fonctions qu'au réveil.

Au surplus, le nom seul de périsprit est moderne. Non-seulement des documents aussi nombreux qu'authentiques prouvent que ce corps spirituel, comme l'appelle Saint-Paul, était connu dès la plus haute antiquité, mais que depuis lors jusqu'à notre temps, il s'est rencontré une suite ininterrompue de penseurs (non des moins éminents) qui ont jugé l'intervention de cet invisible agent indispensable pour expliquer les relations du corps et de l'âme ⁴⁰.

De ces données fournies par le Spiritisme, rapprochées des observations faites par le docteur Collongues, concluons-nous l'identité du périsprit et de la cause productrice des effets décrits par l'auteur de la dynascopie ? la conclusion serait anticipée. Nous préférons attendre plus amples informations, et nous comptons pour cela sur l'obligeance accoutumée de messieurs les savants. Les jugements précipités sont sujets à révision. Nous nous contentons donc de signaler ces analogies aux chercheurs de bonne volonté pour qui la vérité est ce qui est, non ce qu'on veut qui soit, et en particulier à nos amis spirites.

T. Tonœph.

Un ouvrier à un jeune docteur

Entretiens sur le Spiritisme et le Magnétisme.

(Cinquième lettre. – Voir la Revue de juin 1876, page 199.)

Non, je n'ai aucun parti pris contre la médecine, et plutôt à Dieu qu'elle-même fût aussi dégagée de préventions à notre égard que nous le sommes quant à elle. Ce n'est pas la science médicale que je nie, c'est son infaillibilité ; ce n'est pas sa complète mauvaise foi que j'affirme, c'est son manque d'initiative. Que la médecine en soit encore au tâtonnement, ceci est un fait dont elle-même est contrainte de convenir. Quand les sciences naturelles avancent à grands pas dans la voie des découvertes, elle demeure stationnaire, aussi incertaine sur l'efficacité de ses moyens curatifs qu'elle l'était il y a deux mille ans. Toutefois, ce n'est pas parce qu'elle ignore qu'elle tombe sous le blâme, c'est parce qu'elle se refuse obstinément à chercher ; parce qu'elle se pétrifie dans son immuable suffisance ; parce qu'enfin elle met entre elle et la vérité je ne sais quelles barrières de préjugés basés sur la plus orgueilleuse opiniâtreté.

Si la conduite de la plupart de nos docteurs est bien coupable, par contre ma critique est bien innocente. Et même peut-on appeler critique une conversation très réelle que j'ai rapportée, sinon littéralement, du moins avec une scrupuleuse fidélité ? Si la stricte vérité semble moqueuse, est-ce à moi que la faute en doit être imputée ? Eh ! vraiment, si j'eusse voulu médire, la matière était belle ; la médecine prête le flanc et par le ridicule et par les imprudences : on peut s'en divertir d'une plume légère, ou l'attaquer d'un style vigoureux, suivant que l'on considère son ignorance pédantesque ou ses erreurs obstinées. Mais rassurez-vous ; si glissante que soit la pente, je ne m'y laisserai pas entraîner ; ce n'est pas une satire que je vous ai promise, c'est le résumé d'observations longtemps suivies et que je ne crains pas de soumettre à votre appréciation plus éclairée.

Tout en demeurant d'accord sur l'insuffisance des moyens médicaux, vous ne sauriez admettre, me dites-vous, que le magnétisme possède des moyens qui leur soient supérieurs ou même égaux. Vous avez eu néanmoins des preuves de son influence ; pourtant, même en constatant ses bons effets

⁴⁰ Nous reviendrons sur ce point.

quant à des cas particuliers, vous ne le croyez pas applicable dans tous les cas de maladie, dans ceux surtout dont la gravité déconcerte l'expérience médicale et qui ont pour principe non pas seulement un manque d'équilibre des forces vitales, mais une lésion organique.

D'après cette opinion, je vois que vous avez considéré le magnétisme surtout comme une force psychologique, et que ce sont principalement les phénomènes somnambuliques que vous avez étudiés. Vous ajoutez, du reste, que, devant les faits extraordinaires qui se sont produits sous vos yeux, la force agissante vous est demeurée constamment incomprise ; et, qu'après avoir consulté le grand nombre des livres traitant du magnétisme, vous êtes resté dans la même indécision, ne pouvant pas choisir entre des théories tout opposées, et aussi vagues les unes que les autres.

Il ne faut pas s'étonner que la science magnétique n'ait pas de système exact et soit réduite aux hypothèses. Songez donc que nos savants l'ont dédaignée, et que ce sont quelques esprits audacieux ; assez dégagés de préjugés pour oser poursuivre la vérité hors des voies de la routine, qui ont classé leurs observations, sans règle, et sans avoir pour points d'appui dans ces études nouvelles les connaissances spéciales qui s'y rattachent, principalement celles de la médecine. Au reste, quand le génie de l'homme se sera identifié avec quelques-unes de ces lois inconnues, il découvrira toujours de nouvelles applications, toujours de nouveaux problèmes. Pensez-y, le magnétisme est une science multiple ayant un rapport intime avec toutes les sciences physiques, psychologiques, morales ; il joue un rôle dans tous les phénomènes de la matière, de la vie, de la pensée. Connaître son essence, définir ses effets, mais ce serait posséder le secret de la création ! car le magnétisme, c'est la loi harmonique qui régit la nature, c'est le dernier mot de Dieu.

Considéré seulement dans ses applications thérapeutiques et somnambuliques, qui sont les seules dont nous ayons à nous occuper, le magnétisme est une force dont les effets peuvent être constatés avec une évidence irréfutable, et dont le principe a toutefois échappé à l'analyse. Je ne prétends pas donner sur ce principe la théorie vraie ; qui oserait afficher une telle prétention ? Si j'essaye à mon tour de le définir, c'est parce que je suis persuadé que ce n'est pas la science officielle qui en découvrira les rapports, mais bien plutôt une Philosophie, humble sœur du magnétisme et dédaignée comme lui, j'entends la Philosophie spirite.

Je crois avec elle que l'homme est le composé de trois principes, différents dans leur essence, analogues par un point de contact qui les relie. C'est : 1° l'Esprit immatériel, indivisible, impondérable ; 2° le fluide périsprital, immatériel, impondérable, indivisible pour nos sens grossiers ; éthéré, mais cependant matériel et divisible dans la vérité absolue, et qui est intermédiaire entre l'Esprit pur et la matière inerte ; 3° enfin la matière tangible, divisible et qui reçoit la vitalité par l'action du fluide intermédiaire, qui fait précisément l'objet de notre étude.

Le fluide vital peut être encore appelé périsprital, magnétique, dynamique. En effet, considéré dans ses rapports avec l'Esprit, c'est le périsprit, enveloppe éthérée qui donne lieu aux manifestations amimiques, telles que la pensée, la volonté ; considéré dans ses rapports avec la matière, c'est l'électricité vitale ou magnétisme, principe de la force, du mouvement de la mécanique animale : on peut l'appeler alors fluide vital dynamique. On ne saurait trop insister sur cette affirmation qu'il n'existe qu'un seul élément fluidique qui change de nom en changeant de fonction, mais qui est principe absolu, un de sa nature.

Ainsi semi-spirituel, semi-matériel, recevant son impulsion de l'Esprit pour la communiquer au corps, il tient son individualité de l'âme qui le dirige. Il se distribue sans cesse ; aussi lui faut-il se reconstituer sans cesse ; il se dépense pour la vie du corps ; mais c'est au corps qu'il emprunte les molécules essentielles de sa reconstitution. Il est, en un mot, l'agent qui opère les élaborations chimiques de l'organisme, il subsiste de la partie la plus quintessenciée de ces élaborations, en même temps qu'il répartit intelligemment les éléments inférieurs auxquels il s'adjoint pour former, par leur dissociation, les muscles, le sang, les nerfs.

Maintenant, toute maladie provenant d'un ralentissement de ce fluide vital, il est évident que par le magnétisme on peut activer la circulation du fluide et vivifier ainsi les organes paralysés et atrophés. Je me réserve dans une prochaine lettre de développer ce système suivant le sens de vos observations.

Correspondance

Nous recevons de M. Fritz, secrétaire de la Société spirite, l'union de Bruxelles, l'article suivant que nous insérons sans commentaires et tout en réservant notre opinion.

Messieurs,

Après le *Messenger*, la *Revue Spirite* donne une analyse assez étendue d'un ouvrage publié récemment : *Le Catholicisme antérieur au Christ*.

Ne vous semble-t-il pas que M. Jacolliot et son imitateur M. de Torres Solanot émettent des idées et avancent des faits qui ne sont rien moins que des suppositions de leur part ou des interprétations trop superficielles de textes dont l'authenticité n'est nullement reconnue du monde savant, seul compétent en ces sortes de recherches ? De semblables allégations devaient faire réfléchir avant de prendre le patronage d'une opinion tendant à détruire complètement la confiance générale en la mission révélatrice du Christ.

La science me manque pour vérifier, je ne puis donc suivre l'auteur de ce livre dans *toutes* ses investigations sur le terrain religieux des Indes. En effet, est-ce chose si facile, surtout pour ce qui regarde l'antiquité indienne ? Nous éprouvons déjà tant de difficultés à nous mettre d'accord sur l'authenticité des écrivains de nos Evangiles, qui cependant ne datent que de dix-neuf siècles, et nous irions, en la matière qui nous occupe, remonter à quinze mille ans !

Si les faits avancés par MM. Jacolliot et de Torres Solanot sont véridiques, nous aurions certainement à nous demander avec l'auteur : *Qui peut admettre de telles coïncidences, poussées jusqu'aux plus infimes détails ?*

Les recherches que j'ai opérées, ne m'ayant en aucune façon prouvé l'exactitude de ces affirmations, j'espère, messieurs, que vous voudrez bien accueillir avec bienveillance les quelques objections suivantes pour les soumettre aux lecteurs de la *Revue*.

M. de Torres Solanot avoue lui-même avoir suivi M. Jacolliot presque pas à pas. Un savant, dont les tendances anti-chrétiennes sont notoirement connues de tous, a donc fait autorité pour l'écrivain espagnol. De semblables données ont satisfait M. de Torres pour tenter d'établir la similitude et les concordances qu'il prétend rencontrer entre le Christ et *Krichna*, et non pas *Christna*, comme il a été écrit.

Ne croyant pas au dogme de l'infailibilité d'un homme, je ne puis la décerner à n'importe quel savant. Il est vrai que l'auteur déclare avoir, lui aussi, un peu puisé chez d'autres indianistes. Ne pouvant les consulter tous, j'ai cherché et trouvé dans Mirville une citation de Weber, célèbre académicien et indianiste, dont le patronage est réclamé par M. de Torres. M. Renan, dans le n° 1 de la *Revue Germanique*, recommande Weber en ces termes : *Je ne connais pas en Europe de chercheur plus pénétrant et plus fécond*. C'est donc un savant, dont la valeur est reconnue de tous.

Que nous apprend-il ? Dans son cours sur la littérature védique, à l'introduction, pages 36, 43 et 312, IL RECONNAIT L'IMPORTANCE DES INFLUENCES CHRÉTIENNES IMPORTÉES PAR ALEXANDRIE SUR LA LITTÉRATURE INDIENNE. *C'est à elles surtout, dit-il, qu'il faut attribuer l'idée d'un Dieu unique, personnel, et la notion de la foi, qui, avant cette époque, n'apparaissent pas dans l'Inde, mais qui, dans la suite, forment un caractère commun à toutes les sectes indiennes. C'est ainsi que le culte de Krichna, héros des temps anciens, entre dans une voie toute nouvelle.*

Pour ce qui regarde le Râmâyana et le Mahâbharata, il ajoute : *qu'ils sont d'une époque relativement assez récente...* et QUE, PAR SUITE DE L'INFLUENCE DESTRUCTIVE DU CLIMAT DE L'INDE SUR TOUTES LES COPIES VÉDIQUES, *il en est à peine une qui date de plus de quatre à cinq cents années... Les Pourânâs que nous possédons ne sont que des copies remaniées des*

anciens Pouranâs, et toutes les parties dit Râmâyana, où Rama est représenté comme une incarnation de Wischnou, sont certainement des additions postérieures.

L'Encyclopédie nationale Houzé et Louis Barré, publiée à Paris en 1858, contient l'appréciation suivante :

Il semble que les Védas ont été recueillis au quatorzième siècle avant l'ère chrétienne, et que les lois de Manou parurent au dixième siècle avant Jésus-Christ.

Ils seraient donc postérieurs à Moïse.

L'Encyclopédie du dix-neuvième siècle, publiée à Paris en 1872, dit au sujet du Râmâyana.

Quelques écrivains regardent le Râmâyana comme comparativement moderne, parce que dans la rédaction du nord on trouve des slokas qui font allusion au bouddhisme. Or, on ne fait communément remonter ce système religieux qu'à huit ou dix siècles avant Jésus-Christ.

La même Encyclopédie, parlant des Védas

Les diverses parties des Védas, quel que soit l'auteur de leur rédaction actuelle, sont bien certainement de différentes époques.

Je ne veux pas abuser des citations, une de celles-ci suffirait pour pousser à la réflexion. D'ailleurs on peut affirmer hautement, sans crainte d'être démenti, que tous les calculs et la chronologie indienne sont encore loin de reposer sur des bases solides. C'est l'avis de tous les savants qui s'occupent de ce genre de questions. Le danger d'affirmations absolues, quand, en somme, nous n'avons pour caution que les recherches et l'opinion d'un seul, contredites par plusieurs, est trop grand pour s'y opposer témérairement. La responsabilité devient d'autant plus lourde, qu'il s'agit d'une question de la plus haute gravité. L'on ne semble en effet rien moins que vouloir effacer la noble figure de Jésus en le présentant comme un imitateur de Krichna, ou bien encore faire croire que les évangélistes ont bâti et brodé des légendes sur les faits et gestes du Christ, en allant puiser les idées dans la vie du héros indien, être sensuel et particulièrement dompteur de monstres.

L'auteur dit encore : L'on remarque dans le tableau rétrospectif du culte de Brahma l'existence du dogme de la Trinité. Il est vrai que nous trouvons dans la théogonie indienne une trinité de dieux Brahma, Vichnou, Schiva. Ce dernier dieu terrible. Il est adoré par crainte du mal qu'il pourrait faire. Il ressemble plutôt au Satan catholique. En réalité ce sont bien trois divinités distinctes n'ayant aucun point de similitude avec le dogme de la Trinité. Les pères de l'Eglise semblent bien plus probablement avoir puisé cette idée dans une conception métaphysique de Platon, qui avait conçu un dieu *en trois hypostases*.

L'histoire, messieurs, nous fournit d'excellentes raisons de défiance au sujet des recherches et des conceptions hypothétiques et métaphysiques des savants. Qu'il me soit permis à ce propos de vous rappeler la pensée suivante de Cicéron : « Il n'y a pas d'opinion si ridicule qu'il ne se soit trouvé un philosophe pour la soutenir. » Ne sont-ce pas les savants qui ont dénaturé la religion si simple, si consolante et si compréhensible de Jésus ? Ne sont-ce pas encore eux en partie qui, à notre époque, mettent tout en œuvre pour détruire en l'homme toute croyance religieuse et établir ce qu'ils appellent le culte de la raison, mais qui serait mieux dénommé : le culte de l'orgueil. Ils n'acceptent aucune révélation, veulent tout devoir à eux-mêmes, nient l'intervention de Dieu dans le gouvernement des mondes, rejettent sa providence s'étendant sur chaque individu. Ils se donnent la mission de nous guider en ce monde ! et ce serait nous, spirites, qui irions faire cause commune avec eux ! je l'affirme, nous ne le devons ni ne le pouvons, car nous avons déjà obtenu trop de preuves de la sollicitude paternelle de Dieu à l'égard de l'humanité.

Une dernière raison qui me fait douter de la vérité au sujet de cette civilisation de quinze mille ans, c'est qu'elle mettrait en défaut la loi du progrès enseignée par Allan Kardec. Malgré la récente civilisation des peuples de notre vieille Europe, il ne viendra à l'esprit de personne d'admettre que nous puissions rétrograder au point d'adorer les monstrueuses idoles des religions indiennes. Nulle part en Europe vous ne rencontrerez un fanatisme grossier, cruel et ignoble comme celui de l'Inde. Exemple : les milliers de malheureuses victimes volontaires qui se faisaient encore naguère écraser sous le char de l'épouvantable idole de Jaggernaut.

Croyez bien, chers messieurs, que c'est l'amour seul de la vérité qui m'a poussé à vous adresser ces réflexions. Elles pourront avoir pour résultat d'engager les spirites à demander avec prière que. Dieu permette à nos Esprits guides de nous éclairer complètement sur cette importante question. J'ai, messieurs, bien l'honneur de vous saluer amicalement. Votre dévoué frère et ami,

C. FRITZ,
Secrétaire de la Société spirite l'Union de Bruxelles.

A propos de fluides⁴¹

Les réflexions suivantes ont été suggérées par un article de la *Revue spirite* (novembre 1876), où notre estimé confrère, M. Tournier, conseille de laisser aux physiiciens, aux chimistes et aux physiologistes seuls, le soin d'élucider la question des fluides et n'admet pas que le spiritisme ait à s'en occuper.

L'auteur dudit article voudra bien me pardonner de ne point partager cette opinion et de trouver étrange qu'il l'ait émise sans paraître se douter que la philosophie et la morale dans lesquelles il circonscrit le champ de nos investigations comme Spirites, embrassent fatalement l'universalité des études, y compris et surtout celle des fluides, en vertu du rôle capital qui leur est assigné soit dans notre organisme actuel, soit dans la continuité de notre existence individuelle au-delà du tombeau.

Que cette question soit encore obscure, c'est une raison, ce me semble, pour y appliquer le scalpel d'un examen sérieux et persévérant et mettre en lumière les lois par lesquelles sont régis la vie, la mort et tous les rapports de contrastes et d'harmonie d'où résultent les mouvements universels si solidaires entre eux.

A bien y regarder, Dieu a pris soin de nous indiquer la meilleure marche à suivre dans la recherche de toute vérité. L'homme, synthèse suprême de sa propre sphère, est, en lui-même un petit univers. Quand il saura lire dans les profondeurs de sa triple constitution, il sera bien près de contraindre la Nature à lui livrer ses intimes secrets. Les penseurs de tous les temps l'ont pressenti aussi voyons-nous un ancien indiquer de loin la route de la vraie science, en disant :

Connais-toi toi-même.

Cette parole simple et profonde a traversé les flots des âges et, diversement interprétée selon les temps et les caractères auxquels elle s'est imposée, elle arrive jusqu'à nous et demeure à notre horizon comme la clé magique d'un problème toujours posé, jamais résolu.

Aujourd'hui, cette étude du moi humain se dresse inexorable au seuil de la foi nouvelle et domine de son haut les ruines des croyances disparues dans le gouffre de leur propre obscurité.

L'âme revendique ses droits inaliénables. Sanctuaire lumineux de l'Idéal, elle demande à l'Univers dans quel temps, dans quel lieu, il lui sera donné d'en voir le radieux épanouissement et, noblement anxieuse de ses destinées, elle veut savoir d'où elle vient, où elle va ; connaître le chemin déjà franchi, celui qui lui reste encore à parcourir et dans quelles conditions s'accomplit son voyage à travers l'éternité, car elle commence à se douter que, selon la parole d'un philosophe contemporain⁴² « la naissance n'est peut-être pas un vrai commencement, ni la mort une vraie fin⁴³. »

A cette interrogation de l'humanité les recherches philosophiques ont donné deux réponses opposées qui, se partageant le domaine des Esprits constituant, au sein de l'idée, deux camps trop

⁴¹ Notons, en passant, que voilà deux articles venant de sources différentes (voir : *Lettres d'un ouvrier d'un jeune docteur*), qui émettent exactement la même théorie sur le jeu des fluides dans notre organisme.

⁴² M. Ernest Naville, de Genève.

⁴³ *Sept discours sur la Vie éternelle*

souvent ennemis, dont la sourde hostilité se traduit à divers intervalles par des secousses et des cataclysmes sociaux qui menacent d'engloutir, dans un avenir plus ou moins prochain, ce que nous appelons le monde civilisé. Le tout, faute d'avoir constaté, parmi les éléments naturels, la présence d'un agent ou plutôt d'une série d'agents médiateurs entre les deux pôles, dont les oppositions *pondérées* donnent lieu aux manifestations de la vie organique.

En effet, étant donné le principe spirituel animant le corps tangible, c'est-à-dire deux forces contraires entre elles, mises en présence chez l'homme sans autre intermédiaire, les phénomènes de la pensée, du mouvement, des sympathies et des antipathies, du sommeil, de la santé, de la maladie, etc., inexplicables sans l'intervention des fluides, sont demeurés autant de mystères fantastiquement interprétés par les chercheurs dont chacun, selon ses propres tendances, a conclu soit au Spiritualisme exclusif, soit au Matérialisme absolu. De là, deux morales : celle des premiers qui sacrifie entièrement le corps à l'Idéal, tendant ainsi à nous déséquilibrer d'avec notre vrai milieu, et celle des seconds toute en faveur de la matière et dont l'apôtre Paul a dit le dernier mot, quand, en en supputant les conséquences directes, il s'écriait :

« Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. »

On voit d'ici, quelle influence incalculable exercent sur la morale même, les connaissances psychophysiques dont l'homme dispose, car de l'idée qu'il se fait de lui-même et de ses destinées dépend en majeure partie sa règle de conduite. Je ne mentionne ici que pour mémoire, l'immense révolution qui se produira dans les sciences le jour où la présence des fluides, prouvée, expliquée, admise, l'échelonnement de leurs vibrations sera démontré se produire de *l'Intellect*, ou principe vital, aux centres nerveux, moteurs du corps tangible, avec retour conformément aux mouvements universels excentriques et concentriques. Ce jour-là, – dis-je, – et ce ne sera pas trop tôt pour les malades, – la médecine devra répudier bien des hérésies soixante fois séculaires, et s'attacher avant tout à régulariser les vibrations vitales pour remédier à la simple rupture d'équilibre dont proviennent toutes les maladies, que la cause en agisse de l'extérieur à l'intérieur, ou de l'intérieur à l'extérieur.

Ce nouveau point de départ, déjà indiqué par des hommes de science ⁴⁴, est appelé à modifier profondément l'emploi médical des substances, comme à nous éclairer au sujet de l'action que peuvent exercer sur nous les éléments naturels en des circonstances données.

Outre les notions primordiales de la morale qui, par l'étude des fluides, acquièrent un inébranlable point d'appui, voilà donc, du même coup, la médecine et la chirurgie, la physique, la chimie, etc., remises sur une voie plus large. Le reste ira de soi.

Mais pour revenir au cœur même de la question, si notre être terrestre se compose d'une âme spirituelle, d'un corps tangible et de fluides qui les mettent en rapport ; si, comme le prouvent les expériences spirites, les fluides qu'exhale le mourant, forment un nouveau corps semi-matériel, dans des conditions plus ou moins heureuses, selon que les fluides sont ou non épurés par l'habitude des hautes pensées et la pratique du bien, la morale trouve là sa place toute prête ; car, éclairer ces points dans la pénombre de l'intelligence c'est instruire l'homme de ce qui doit l'intéresser avant tout, savoir : l'influence des actes moraux sur l'ensemble des fluides, relativement à ses destinées ultérieures. Quelle serait donc la portée de cette conviction acquise à la conscience, que : tout acte du libre arbitre se reflétant, pour ainsi dire, sur les fluides, ajoute par là même, pour de futures incarnations, aussi bien que pour les phases de l'erraticité, un élément de douleur ou de joie à la somme de l'individualité ? Ce serait simplement une initiation rationnelle à la justice divine, si souvent calomniée, et le premier pas, – un pas de géant – fait dans la voie de la rénovation.

Je conclus :

L'étude des fluides s'impose à chacun, car elle appartient à tous et, de plus, elle renferme tout. Il n'y a pas aujourd'hui un seul champ d'étude qui ne comporte la connaissance des lois fluidiques, sous

⁴⁴ *Traité de médecine homœodynamique*, par M. le docteur Miguel, etc.

peine de tomber à faux et de s'isoler de l'ensemble des sciences, puisque, dans la création, tout s'enchaîne et se superpose.

Les penseurs sérieux savent bien que pour comprendre la nature, l'homme doit se comprendre lui-même. Or, sans l'intervention des mouvements fluidiques, on restera dans l'impossibilité d'expliquer la moindre de nos évolutions vitales, tandis que par leurs vibrations, on conçoit aisément comment tout vient à son tour et dans son temps remplir un rôle déterminé, non-seulement chez tout organisme, mais encore dans ses rapports multiples avec ce qui l'entoure durant cette vie et par-delà.

Madame Dufaure.

Résultats obtenus par les spirites de Lille

(Suite.) – Voir Revue de novembre 1876.

Je dois ajouter que jamais nous n'avons remarqué la moindre contradiction dans tout ce qui nous a été dit relativement à nos précédentes incarnations, bien que parfois il y ait eu plusieurs semaines et même plusieurs mois d'intervalle entre la vision de scènes ayant trait à une même existence.

Madame X., qui est en plus excellent médium écrivain, a complété par l'écriture certains tableaux décrits par madame Y... et insuffisamment compris. Nos guides se sont servis d'elle pour nous transmettre des explications théoriques et des communications toujours empreintes des sentiments les plus élevés, nous rappelant chaque instant que nous sommes frères et que nous devons constamment mettre en pratique la sainte loi de la charité, seul moyen de progresser et d'arriver à la perfection.

L'Esprit de Voltaire s'est aussi communiqué spontanément par elle. Le grand écrivain a conservé contre le cléricalisme toute son antipathie et l'exprime volontiers en termes très vifs. Nous avons même eu avec lui, à ce propos, une petite polémique, à la suite de laquelle il a dicté à notre médium, en cinq heures de temps, un roman satirique intitulé : *Sata-Brahma et Ménitch* (?). C'est une petite fantaisie spirite dans laquelle on retrouve sa verve et sa fine raillerie. Nous ne pensons pas que le moment soit encore venu de la publier ; il nous a promis d'ailleurs une suite que nous attendons.

Quant à l'identité des Esprits célèbres à divers titres dont nous avons parlé, nous ne pouvons l'affirmer. C'est là, du reste, une des questions spirites les plus difficiles à résoudre, et n'ayant aucun moyen de contrôle certain à notre disposition, nous laisserons sagement à chacun son opinion à cet égard. Mais ce dont nous sommes assurés, c'est que des intelligences occultes se communiquent à nos médiums ; que nous vivons au milieu d'un monde invisible dont ils nous révèlent l'existence.

Je ne vous entretiendrai pas de quelques petites mystifications dont nous avons été victimes. Tous ceux qui se sont occupés de Spiritisme savent par expérience qu'il faut se mettre en garde contre les Esprits légers à qui nos guides laissent parfois le champ libre pour nous éprouver.

Mais, mon compte rendu serait incomplet si je ne vous disais un mot de nos expériences dans l'obscurité. Vers le mois de décembre, sur l'invitation de nos protecteurs spirituels, et désireux d'obtenir un phénomène physique d'apport ou de matérialisation, nous avons pris l'habitude, à la fin de chaque séance, de rester pendant un quart d'heure sans lumière, recueillis et faisant la chaîne dans un ordre qui nous a été indiqué.

Le plus souvent, dès que la lampe est retirée, mesdames X... et Y... s'endorment pendant que les autres personnes présentes sont plus ou moins influencées par les Esprits, qui, disent-ils, n'ayant pas d'instrument convenable pour produire des effets physiques, cherchent à s'en passer et travaillent nos fluides dans ce but.

Nos médiums endormis nous tiennent ordinairement au courant des efforts, infructueux jusqu'ici, de nos amis invisibles. En effet, le résultat obtenu se borne des lueurs vagues et à des essais de matérialisation qui ne sont visibles que pour quelques-uns des assistants. Aussi n'en dirai-je rien de plus pour le moment.

Enfin, pendant l'été, nous avons commencé à essayer de la photographie. Seulement nous n'avons pu avoir jusqu'à ce jour que trois séances sérieuses, et notre installation matérielle laisse encore beaucoup à désirer. Si je vous en parle, c'est pour ne vous laisser ignorer aucune de nos tentatives pour acquérir la connaissance des lois qui régissent le monde spirite et dont nous possédons à peine les premières notions.

Tel est, messieurs, le résumé de nos travaux depuis un an.

Pour le mois d'octobre, nous comptons reprendre nos séances avec plus d'ardeur que jamais. Nous ne négligeons aucune occasion de faire des adeptes, avec beaucoup de prudence, pourtant, ainsi que cela nous a été recommandé. Nous avons été assez heureux pour convaincre récemment un monsieur et une dame qui pleuraient la perte de leur fils unique, mort à la fleur de l'âge. Devenus spirites, ils supportent plus courageusement leur douleur. Ils sont allés se fixer depuis peu dans une ville voisine, où, nous n'en doutons pas, ils feront à leur tour quelques prosélytes, car ils sont déjà tous deux médiums.

Nous savons qu'il existe maintenant dans notre ville et dans les environs un certain nombre de personnes qui partagent nos croyances et qui même font des expériences, mais nous ignorons si elles obtiennent des résultats sérieux.

Vous le voyez, petit à petit, nos idées gagnent du terrain, mais nous sommes encore un bien petit bataillon malheureusement, et nous avons autour de nous de bien grandes masses d'adversaires et d'indifférents. Quand nous cherchons à les éclairer, les premiers nous écoutent à peine et s'écrient : « Vous êtes des dupes ou des fripons. » Nous n'avons qu'à mépriser l'injure. Les seconds, ne trouvant rien à répliquer à nos bonnes raisons, nous répondent avec un air moitié ennuyé, moitié ironique : « Peut-être êtes-vous dans le vrai ! Attendons, nous verrons plus tard ! Soit ! leur disons-nous, attendez si bon vous semble, mais laissez-nous du moins, sans vous moquer, marcher en avant pour vous frayer la route ! Veuillez, je vous prie, agréer, messieurs, l'assurance de nos meilleurs sentiments de confraternité.

Z...

Lille, le 15 septembre 1876.

Remarque. – Lorsque des hommes de bonne volonté, qui s'unissent par la communion de pensées, veulent obtenir les phénomènes spirites, nos guides répondent à leur persévérance et à leur esprit de suite, en leur donnant tour à tour les faits qui peuvent servir à leur instruction. « Cherchez et vous trouverez, » a dit Jésus, avant lui, c'était le précepte de tous les hommes de valeur dont l'histoire nous conserve le souvenir, car rien ne vient de rien.

Puisse l'exemple de nos frères de Lille, exciter les groupes qui attendent que la manne leur tombe du ciel sans rien faire pour l'obtenir ; vouloir, chercher, avoir des intentions pures, c'est attirer à soi les bons Esprits, c'est recevoir le rayonnement des grandes vérités.

Procès des spirites du Mans. Acquittement

Nous lisons dans le journal la *Sarthe* :

« Le 31 août dernier, MM. Cornilleau, Doyen, Belloncle et Goutard, membres de la Société spirite du Mans, comparaissaient devant le tribunal correctionnel, poursuivi pour exercice illégal de la médecine. Hâtons-nous de le dire, leur culpabilité à ce point de vue n'a pas été établie. Leurs inspireurs immatériels étaient gens peu osés et qui n'ont depuis longtemps fréquenté les cliniques, ni feuilleté le Codex car ils n'ont dicté que les ordonnances les plus anodines et les plus sottement inoffensives qui soient. Bien en a valu à leurs éditeurs responsables sur cette basse terre ; aussi ne nous arrêterions-nous pas à ce procès, qui s'est terminé par un acquittement général, si au cours des débats il n'avait été fait des révélations, fourni des renseignements pleins d'intérêt. »

Ne suivons pas le journaliste dans ses railleries et ses critiques malveillantes contre les adeptes du Spiritisme, et passons à l'interrogatoire des prévenus.

M. Cornilleau, ancien percepteur, président de la Société spirite, la *Solidarité*, interrogé sur le but de cette association, déclare qu'elle n'en a d'autre que de s'instruire et d'être utile. Il rappelle que, – point incontesté, – sa vie est celle d'un citoyen honorable, soumis aux lois de son pays, et qu'il ne voit rien d'illégal dans la société qu'il préside.

– C'est vrai, lui dit M. le président, mais elle est quelque peu contraire au bon sens.

– Vous pouvez l'envisager ainsi, riposte M. Cornilleau, mais je crois à la spiritualité de mon être, depuis longtemps je m'occupe de philosophie et je suis un bon citoyen. Je respecte toutes les croyances et je tiens à ce qu'on respecte la mienne. »

Les déclarations des autres accusés se rapportent toutes en général au Spiritisme et au magnétisme. On croyait trouver dans ce procès spirite les traces d'une association contraire aux lois établies. Il n'en était rien, et les juges se sont retirés en renvoyant tous ces braves gens chez eux.

Il résulte de ce procès, que l'eau magnétisée, donnée comme remède, n'est pas un délit et ne tombe point, par conséquent, sous le coup de la loi ; cependant, en nous reportant au jugement du 24 juillet dernier, prononcé par le tribunal correctionnel de Narbonne, nous voyons l'accusé Geoffre condamné pour des faits identiques.

Nous adressons nos félicitations à M. Cornilleau, président de la Société spirite du Mans, ainsi qu'à ses co-accusés, nos frères en croyance, pour la fermeté de leurs convictions et l'énergie de leur foi spirite.

Les lignes qui précèdent étaient destinées à informer nos lecteurs du nouveau procès intenté aux Spirites dans la ville du Mans. Mais, à ce moment, nous avons appris par notre frère si dévoué, M. Doyen, l'un des principaux accusés, que le ministère public interjetait appel à Angers contre cet acquittement. Nous avons donc attendu le résultat de cette nouvelle péripétie, et nous sommes heureux d'ajouter aujourd'hui que le second jugement, confirmant le premier, acquitte pour la deuxième fois nos frères accusés.

Faits divers

Nous lisons dans le *Journal du Nord* du 14 novembre 1876, sous le titre : *Un Esprit* :

« Que doit-on croire du monde surnaturel ? Existe-t-il des Esprits ? On est fort divisé sur ce sujet. L'Église cependant l'affirme formellement, et voici une excellente occasion d'en faire l'épreuve. IL y a, au village d'Oye, une maison habitée par deux personnes, et depuis le 4 août, le mari et la femme entendent chaque nuit un bruit effroyable. Ce n'est pas comme le bruit d'une règle frappée légèrement sur une table ; on croirait plutôt qu'un menuisier frappe, à tour de bras, du marteau sur l'établi. On a cru d'abord à une mauvaise farce faite par des voisins ou des garçons de ferme facétieux ; on a monté la garde, on a veillé, et l'on n'a rien découvert. Le soir, on répandait du sable autour de la maison. Toute la nuit on entendait le même bruit infernal, et le lendemain on constatait que le sable ne portait aucune trace de pas. On a fouillé dans toute la maison, examiné les planchers, sondé les murs, et l'on n'a pas encore trouvé la cause du bruit,

Dernièrement, un habitant de la commune qui ne s'émeut pas de vaines rumeurs, pénètre dans la maison pour rassurer les habitants, vers dix heures du soir, quand l'Esprit commence son sabbat. Il avait déjà attendu quelque temps, et la nuit paraissait devoir être calme et donner un peu de repos aux habitants.

– Vous voyez bien, leur dit-il, il n'y a pas le moindre bruit et vous pouvez vous coucher.

Il n'avait pas fini qu'un vacarme semblable à des coups de marteaux vivement répétés sur un corps sec, vint l'interrompre et le glacer d'effroi.

Quelque fabuleux que ces faits paraissent, dit le *Journal de Calais*, ils sont garantis par des personnes parfaitement dignes de foi. Si quelqu'un prétend expliquer les faits, qu'il examine et nous nous empresserons de publier les observations qu'il aura faites.

Nécrologie

Anniversaire de M. Louis Auffinger père.

C'est le vendredi, 27 octobre dernier, qu'a eu lieu l'anniversaire de M. Louis Auffinger père, magnétiseur, au milieu d'une nombreuse assistance, parmi laquelle on remarquait plusieurs personnages importants, M, Robillard, président de la Société de Magnétisme de Paris, et un certain nombre de membres de ladite Société.

Après la cérémonie religieuse, on s'est rendu au caveau de famille (cimetière Montparnasse), où une chaleureuse allocution a été prononcée par le fils du défunt, M. Louis Auffinger.

Ce discours, que notre cadre ne nous permet pas de reproduire ici, est un juste hommage rendu par le fils à son père, magnétiseur dévoué. M. Louis Auffinger y exprime, avec l'espérance de voir le magnétisme étendre de plus en plus ses bienfaits, la ferme volonté de marcher fidèlement dans la voie qui lui a été tracée.

Pour terminer cette touchante cérémonie chacun vint déposer sur la tombe soit une couronne, soit un bouquet, et, en quelques instants elle fut couverte de fleurs ; dernier hommage rendu à une vie utile et consciencieusement employée.

Le vice-président de la Société spirite espagnole, don Alejandro Benisia y Fernandez de la Somera, a quitté son enveloppe matérielle le 26 octobre dernier.

Prions Dieu, dit la *Revue spirite de Madrid*, afin que les liens matériels qui peuvent encore retenir notre frère à cette planète, soient rompus, et qu'il s'élance dans la vie spirituelle, la vie réelle.

Bibliographie

*Le Livre des Esprits*⁴⁵ TRADUIT EN ITALIEN.

M. Niceforo Filalete, l'écrivain distingué qui rédige les *Annali dello Spiritismo in Italia*, vient de traduire en italien le *Livre des Esprits*, œuvre d'autant plus méritoire de sa part que ses nombreuses occupations, et la guerre sourde qui lui est faite, dont les conséquences atteignent sa santé, ont exigé de sa part une courageuse persévérance et des veilles prolongées.

Homme d'un savoir profond, il n'est pas douteux qu'il n'ait traité cette traduction en maître. Chacun s'accorde à lui reconnaître un grand talent d'exposition et de dialectique ; son travail doit porter le sceau de cette grande qualité.

Nous avons fait adresser l'ouvrage en Italie à plusieurs de nos correspondants, en les priant de nous donner leur avis, ne nous sentant point assez versé dans la langue italienne pour nous permettre de juger l'œuvre nouvelle de Niceforo Filalete. Nous n'avons pas encore reçu de réponse ; cependant notre devoir exige que nous en rendions compte au plus tôt, car nous ne voudrions point que notre frère pût nous taxer de négligence à son égard.

⁴⁵ M. Niceforo Filalete a envoyé des volumes du *Livre des Esprits* en italien, 7, rue de Lille.

Nous lui exprimons ici toute notre reconnaissance pour son dévouement à la cause ; et la Société, pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec, unie d'intention avec la veuve du Maître, lui envoie le salut et l'accolade fraternels.

Avis important

Messieurs les abonnés qui ne voudraient pas éprouver de retard dans l'envoi de leurs Revues mensuelles pour 1877, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 1er janvier prochain.